2

ÉLOGE

DE

JOSEPH-ADAM LORENTZ,

Médecin en chef de l'Armée du Rhin,

PRONONCÉ

AU CONSEIL DE SANTÉ,

le 2 germinal an IX,

PAR LE PREMIER MÉDECIN DES ARMÉES.

Coste

Respicere exemplar vitæ morumque. . . . .
HOR.

A LA MÉMOIRE

DES OFFICIERS DE SANTÉ MILITAIRES,

DONT LES SERVICES ONT ÉTÉ SIGNALÉS

PAR DES TALENS ET DES VERTUS;

ET QUI SONT MORTS

DANS L'EXERCICE DE LEURS FONCTIONS,

VICTIMES DE LEUR DÉVOUEMENT

AUX DÉFENSEURS DE LA PATRIE.

ÉLOGE

DE

JOSEPH-ADAM LORENTZ,

Médecin en chef de l'Armée du Rhin.

JOSEPH-ADAM LORENTZ, Médecin en chef de l'armée du Rhin, ancien membre du Conseil de santé des armées, ancien directeur de l'École de Médecine de Strasbourg, Médecin en chef de l'Hôpital militaire d'instruction de cette place, de l'ancienne et de la nouvelle Société de médecine de Paris et de celle de Bruxelles, naquit à Ribeauvillé, département du Haut-Rhin, le 19 janvier 1734, d'Adam Lorentz, docteur en médecine et Médecin-physicien du comté de Ribeaupierre.

Celui-ci fut un praticien distingué, dont la réputation s'étendit au-delà des bornes de sa province. Sa mémoire est encore en bénédiction en Alsace et dans la Lorraine, non-seulement parce qu'il fut très-habile, mais parce qu'il fut homme d'une grande probité et d'une piété exemplaire;

l'ami et le bienfaiteur des pauvres dans leurs maladies.

Lorentz eut ainsi le rare privilège de trouver, auprès de son père, sa première école de science et de mœurs. *Il en hérita les vertus et les talens.* C'est l'expression modeste par laquelle le frère de celui que nous pleurons, paroît oublier qu'il n'a pas eu une moindre part à ce précieux héritage.

Joseph-Adam Lorentz fit ses premières études à Schlestatt et à Strasbourg, dans les collèges tenus par ces Jésuites, dont il fut dit autrefois trop de bien et trop de mal. C'est ainsi que, de nos jours, on attache à l'idée chimérique peut-être, mais assez indifférente de leur rétablissement, trop de craintes ou trop d'espérances.

Le vice de la première éducation littéraire se corrige rarement, et l'on sait que les rudimens, en quelque genre que ce soit, ne profitent qu'à la jeunesse. La facilité et la pureté de style qu'on remarque dans tous les écrits de Lorentz, sont une preuve qu'il avoit fait de très-bonnes études chez les Jésuites.

Les succès qu'il y obtint décidèrent son goût pour les sciences; et l'estime dont jouissoit son

père dut naturellement le faire incliner pour l'état que celui-ci professoit.

A peine le jeune Lorentz eut-il pris, en 1752, des lettres de maître-ès-arts à l'université de Strasbourg, qu'il partit pour Montpellier. Il y passa ses trois années scholastiques, étranger à tout amusement frivole, aux exercices même qui n'avoient pas pour motif le besoin d'une récréation nécessaire.

Aussi se montra-t-il avec distinction dans tous ses examens. Il parut avec de plus grands avantages encore dans les thèses qu'il soutint pour l'obtention de ses grades. La langue usitée alors dans nos écoles lui étoit extrêmement familière. A cette époque, eut-on raison de l'y employer d'une manière exclusive? La Révolution n'a pas oublié d'en faire, à l'ancien ordre d'enseignement, le reproche bien mérité. Est-elle excusable, elle-même, d'en avoir presque totalement exilé les langues savantes?

Notre système d'éducation est encore fluctuant et bien incertain. Tous les bons esprits doivent peut-être former des vœux pour que celui qu'on adoptera s'écarte moins des usages de nos

anciens gymnases, que des soustractions qui y ont été faites par les novateurs.

Lorentz avoit formé le dessein de comparer à la doctrine et à la pratique des professeurs de Montpellier, les principes et la manière des médecins de Paris.

Lorsqu'il se rendit dans la capitale, Astruc y professoit la doctrine d'Hyppocrate, au collège royal de France, c'est-à-dire, qu'il y proféroit les oracles de Cos dans la langue de Cicéron. — Il avoit, tout à la fois, les traits de sa figure, la dignité de son caractère, l'éloquence de son style.

Ferrein, moins sublime, moins brillant, mais maître exact et solide, procédoit avec ordre et d'un pas assuré dans toutes les institutions médicales.

Rouelle, qui préparoit Fourcroy, aggrandissoit le domaine de la chymie; de Jussieu, celui de la botanique.

Levrêt annoblissoit l'art des accouchemens qu'il avoit émancipé de l'empyrisme, en lui donnant pour guides les principes de la science.

Antoine Petit, qui participa d'une manière si

distinguée à cette amélioration, attiroit à son amphithéâtre la multitude des étudians et des jeunes médecins, ainsi qu'une foule d'amateurs séduits par les charmes de son élocution. Clair et méthodique comme Boerrhave et Gaubius; plus agréablement abondant que van Wieten ; cet illustre professeur réunit la candeur de Sydenham à l'esprit philosophique de Baglivi, et la gaîté de Rabelais à la hardiesse de Montaigne. Cette manière libérale et digne du portique fut, pendant trente ans, celle d'Antoine Petit, notre digne maître. Elle le fut publiquement dans la capitale de la France, au milieu de ce siècle, à la fin duquel les apôtres de la liberté de l'an II n'ont pas hésité de le peindre comme un tems d'esclavage!

Tels furent à Paris les maîtres que Lorentz se choisit d'une manière plus spéciale. Il fréquenta assiduement les hôpitaux de la Charité, de la Salpêtrière et l'Hôtel-Dieu. Il s'adonna, dans celui-ci, à la pratique des accouchemens; et, plus d'une fois dans sa vie, il eut lieu de s'applaudir de ce qu'il s'étoit mis en état de procurer lui-même, dans les cas difficiles, les secours de la main, toujours plus importans que les conseils.

Pendant près d'un an, il suivit à Ribeauvillé la pratique de son père, qui étoit très-étendue. Ce-

lui-ci même avoit commencé à l'associer à ses travaux; et la confiance du public mettoit le sceau à cet arrangement, lorsque la réputation de sagesse et de talens que le jeune Lorentz s'étoit acquise, lui procura, à la fin de 1757, une place de médecin à l'armée du Rhin.

Elle se trouvoit alors en Westphalie. Lorentz fut à peine rendu à sa destination, qu'il se vit chargé, seul, du soin de sept cents malades, dont cinq cents dyssentériques. Un semblable théâtre dut offrir, à la délicatesse d'un médecin de 23 ans, un début effrayant. Ce médecin avoit autant d'instruction que de modestie. La perspective ne lui en parut que plus imposante. Mais le sentiment de ses devoirs lui dicta que, sur le champ de bataille, il est moins question de calculer ses forces, que d'en doubler l'énergie. Il sentit vivement ce qu'il convenoit qu'il fût dans une occasion aussi critique, et bientôt il se montra tel.

Lorentz se dit à lui-même : « Pour se bien « acquitter des fonctions de médecin d'armée, « il ne suffit pas d'avoir été instruit dans les ru- « dimens de l'art, d'avoir pris des grades et « d'avoir exercé, pendant quelques années, la « médecine à la campagne, aux dépens de ceux « sur lesquels on a cherché à se former une pra-

« tique. La médecine des camps n'est pas moins
« importante que celle des cités. C'est un pré-
« jugé digne du vulgaire, de croire qu'elle ne
« puisse être faite qu'avec une promptitude qui
« nuise à sa régularité. Certainement elle doit
« être expéditive; mais la célérité qu'elle de-
« mande n'exclut pas la méthode qu'elle exige.
« Dans l'impossibilité d'employer beaucoup de
« remèdes, il faut que le médecin militaire
« choisisse les plus assurés, les plus efficaces.
« Il n'a pas à sa disposition tous les moyens;
« pour lui les circonstances sont plus pressantes,
« les déterminations plus critiques. La précipi-
« tation des marches, la levée des camps, les
« évènemens inopinés empêchent souvent et le
« malade, et celui qui lui donne ses soins, d'ob-
« server la conduite qui conviendroit le mieux.
« La clinique des armées demande certainement
« un homme très-versé dans son art. »

Ce passage de Ramazzini, que Lorentz a pris pour épigraphe de son livre sur les maladies pernicieuses de l'armée du Rhin, pendant la guerre de 1756; ce passage dont il m'a été impossible de rendre l'élégante précision, contient la règle de conduite que se prescrivoit Lorentz en débutant dans la médecine militaire. C'est celle dans laquelle il a persévéré jusqu'à la fin de sa longue carrière.

Ramazzini ne peint que trop la fausse opinion qu'on s'étoit faite, de son temps, sur la médecine des armées. Lorentz sentit de bonne heure le besoin de restituer à celle-ci sa dignité primitive et nous lui devons cette justice, que, pendant la guerre de sept ans, il fut l'un des officiers de santé qui contribua le plus à la mettre en honneur et en crédit.

Il étudia le caractère de l'affection dominante en Westphalie, et il en rechercha les causes.

Il savoit que la dyssenterie est commune dans les camps en été; qu'elle diminue en automne; qu'elle cesse ordinairement en hiver; qu'elle suit, dans ses périodes d'accroissement et de décroissement, la raison inverse du plus ou moins de facilité avec lequel se fait l'excrétion cutanée. Cette observation importante étoit connue de Lorentz, parce que, depuis plus de deux mille ans, elle se trouvoit consignée dans les ouvrages du prince de la médecine.

Les pluies constantes des mois d'août 1757 et 1758 avoient donné lieu à la multitude de dyssenteries dont l'armée fut affligée. La légion de Lowendalh qui avoit été employée au siège de Gueldre, compta un plus grand nombre de

malades, parce qu'elle avoit passé plusieurs semaines au milieu des lacs et des marais de la Niers.

Les fatigues du soldat, les marches, les combats, les imprudences de tout genre ajoutoient à ces dispositions. Lorentz qui passoit, chaque matin, cinq heures, à faire la visite des cinq cents dyssentériques qu'il avoit à Wesel en 1757, nous raconte qu'il trouvoit constamment, dans leurs réponses, la confirmation des causes assignées. — Plusieurs avoient couché, sous la toile, dans des vêtemens hnmides. — La plupart avoient négligé de changer de linge. — D'autres n'avoient pas craint de se gorger d'eau froide, ou de franchir des torrens glacés, au moment d'une sueur excessive.

Lorentz reconnut pour principaux caractères, chez les uns, celui de l'inflammation; chez d'autres, celui de la fièvre putride vermineuse. Dans ce dernier cas, la dyssenterie n'en étoit que le symptôme et le traitement de la synoque putride y réussissoit. Lorentz observa des dyssenteries purement catharrales dans lesquelles les intestins ne paroissoient pas affectés d'une autre manière que l'est, dans le coriza, la membrane pituitaire. Cette comparaison avoit déjà été faite par Frédéric

Hoffmann, et Lorentz n'ignoroit pas que Cœlius Aurelianus avoit défini ce genre de dyssenterie, *le rhumatisme des intestins*. Chez quelques malades, des symptômes de malignité devoient tenir en garde contre des apparences insidieuses. — Dans plusieurs, la prostration du système nerveux rendoit le danger plus imminent et l'indication, purement vitale, plus pressante, plus exclusive, au moins provisoirement.

Celui qui savoit reconnoître ces différences savoit appliquer ses moyens. Il en obtint des avantages qui démontrèrent l'excellence de la méthode par laquelle il les varia dans une proportion analogue.

Cependant un professeur de Mayence qui jouit encore aujourd'hui, dans un âge très-avancé, de la réputation qu'il s'étoit déjà acquise alors, publia un Essai sur la dyssenterie (1). Il s'étoit permis de calomnier la pratique des médecins de l'armée françoise, et de lui attribuer des malheurs dont sa plume exagéra prodigieusement le calcul. La vérité, c'est que Lorentz et les autres médecins

(1) Car. Strack Tentamen medicum de dysenteriâ, et quâ ratione eidem medendum sit. Mogunt. ap. Hœffrer. 1761.

françois avoient été très-heureux, comparativement aux médecins civils d'Allemagne ; c'est que, dans la seule ville de Vesel, on eût pu presque compter le nombre des morts par celui de leurs malades.... Et certes, tel avoit dû être, dans une dyssenterie qui s'étoit souvent montrée inflammatoire, ou nerveuse, l'effet d'une méthode fondée sur une ætiologie non-moins erronée ; puisqu'en admettant un virus dyssentérique, reçu par contagion, et non autrement transmissible, M. Strack vouloit qu'on s'en débarassât par des émétiques réitérés, à l'exclusion de tous autres remèdes.

A l'âge de Lorentz, fort des moyens que lui donnoient les principes d'Hyppocrate, les succès qu'il en avoit obtenus, leur comparaison avec les résultats malheureux de la pratique des allemands, il eût pu se présenter dans l'arêne. Mais il eut le courage de la modération, compagne inséparable de la force et de la vérité. Il ajourna l'apologie à des tems plus calmes, et nous admirerons la circonspection avec laquelle il usa, dans la suite, des avantages que ce délai avoit ajoutés à la cause de la bonne doctrine.

Cependant les fatigues avoient pris sur sa santé, et les chefs du service jugèrent qu'il convenoit de

le soustraire, pour quelque tems, à l'activité des avant-postes. Ils l'envoyèrent à l'hôpital du Neuf-Brisack, à la fin de 1758. Il y passa l'année suivante; et dès que ses forces permirent de le rendre aux fonctions que sollicitoit son zèle, il reçut de nouveaux ordres pour Cassel, où il fut chargé du service de plusieurs hôpitaux, jusqu'à la paix de 1763.

Des liaisons formées pendant son premier séjour au Neuf-Brisack, lui firent desirer l'hôpital militaire de cette place. Il y fut nommé en février 1763. Sa jouissance fut doublée par les liens qu'il y contracta avec Louise-Marguerite Carlier.

Ce bonheur, disoit-il lui-même en passant à Brisack il n'y a pas un an, *ce bonheur étoit trop grand pour durer long-tems.* Sa première femme mourut au bout de quelques mois, d'une inflammation du cœur. Le chagrin qu'il en éprouva pensa lui coûter la vie. Après un état violent qui parut tenir du désespoir, Lorentz tomba dans une mélancolie si profonde, qu'il fut long-tems insensible à tout autre intérêt... Il avoit quitté le Neuf-Brisack dont le séjour le rappeloit à des regrets trop cuisans.

L'étude seule fut capable d'opérer une diversion

salutaire, et *le tems que la nature nous a donné pour souverain médecin de nos passions* (1), acheva de rendre le calme à son ame et de rouvrir son cœur à la société et aux devoirs qu'elle entraîne.

Le duc de Choiseul ne voulut pas que l'impossibilité où se trouvoit ce médecin de vivre au Neuf-Brisack, privât le service de santé de talens dont l'épreuve avoit été si heureuse. En février 1764, ce grand ministre fit donner à Lorentz le brevet de médecin de l'hôpital militaire de Schlestatt.

Les habitans de Schlestatt sentirent le prix de cette acquisition qu'ils avoient sollicitée. Ils ajoutèrent au titre de Lorentz, le témoignage de leur confiance. Quoique la place de Médecin physicien de leur ville fût occupée, ils en créèrent une seconde pour Lorentz, comme un gage du desir de fixer parmi eux, un homme de son mérite.

C'est à Schlestatt que Lorentz mit la dernière main à son livre sur les maladies de l'armée du Rhin. Il le publia, en 1765, sous le titre de *Morbi deteriolis notæ Gallorum Castra, trans Rhenum sita, ab anno 1757 ad 1762, infestantes.*

---

(1) Montaigne, l. III, ch. 4.

Il ne dissimule point, dans une courte préface, l'impatience avec laquelle il avoit vu le professeur de Mayence, mettre au jour une ætiologie « et « vanter une méthode si contraire à celles du « succès desquelles nos hôpitaux avoient fourni « tant de preuves, qu'il eût été difficile d'en « souhaiter de plus grands. *Difficili*, dit-il, *bile « tumebat jecur, cum viderem acerrimum oso- « rem methodi quæ nobis cordi erat, velut tam « tutum ægrotis præsidium, ut tutius ne voto « quidem fingi potuisset* (1). »

Observons que ce n'est qu'avec les armes du raisonnement et de l'expérience, que Lorentz combat la doctrine de M. Strack. On n'a à reprocher, à la juste critique qu'il en a faite, aucune de ces personnalités si familières, de nos jours, entre les hommes d'une opinion différente.

Le principal objet de Lorentz a été la dyssenterie. Il y a joint quelques remarques sur les autres genres de flux, sur la Péripneumonie, la Pleurésie et la Fièvre maligne; ainsi que sur l'Anasarque, le Scorbut et la Fièvre quarte.

Quoique ces maladies soient celles que la pra-

---

(1) Morb. det. not.

tique des armées offre le plus fréquemment ; son dessein n'a pas été de faire considérer son ouvrage comme un traité de médecine militaire. « Il dé-« clare positivement qu'il ne s'est astreint à au-« cun autre ordre que celui dans lequel ses idées « se sont présentées ; que son intention n'a pas « été d'offrir des préceptes aux élèves, mais des « observations aux praticiens. »

Cet ouvrage est un beau monument à la gloire de Lorentz, lorsqu'on pense qu'il n'avoit pas 31 ans à l'époque où il le publia, et qu'après 40 ans d'expérience, il eut dû l'avouer; parce que rédigeant, pour la dernière armée du Rhin, une Instruction sur la dyssenterie, il n'a pu adopter de meilleurs principes, ni les rendre d'une manière plus pleine et plus précise.

Il ne parloit néanmoins de cet ouvrage qu'avec beaucoup de modestie ; et on lui a entendu répéter plusieurs fois, que si le manuscrit eût été conservé dix ans de plus dans le porte-feuille, il ne l'eût pas publié tel qu'on le connoissoit. Mais l'opinion de nos collaborateurs, et celle du Conseil de santé l'ont, constamment et avec justice, placé au rang de nos meilleurs livres de médecine militaire.

Je n'ajouterai qu'un mot sur cette composition de Lorentz. Depuis sa mort, j'ai relu cet ouvrage à dessein d'en faire entrer l'extrait dans son éloge. Mon extrait a presque l'étendue de l'ouvrage, ou plutôt il est l'ouvrage lui-même, sous forme de table raisonnée. Ce résultat peut n'être que la critique de mes moyens d'analyse; mais j'avoue franchement que j'ai cru reconnoître à ces marques le caractère d'un bon livre.

Tel est, je n'en doute pas, l'impression que laisseroit la lecture des autres écrits de Lorentz. La plupart sont consignés dans l'ancien journal de médecine et dans celui de médecine militaire de Dehorne. Les autres existent encore en manuscrit, soit entre nos mains, soit dans celles du fils de Lorentz; leur réunion offriroit un recueil intéressant. A la suite de cet éloge, dans lequel il me seroit impossible d'en insérer même la notice, je déposerai au Conseil de santé, dans leur ordre chronologique, la liste de ceux que nous connoissons. On y distinguera la Topographie médicale de Schlestatt, un mémoire très-précieux sur les métastâses; un autre sur les effets de l'huile d'asphalte dans la phthisie commençante.

En 1766, Lorentz fixé à Schlestatt, épousa, après deux ans et demi de veuvage, Marie-Gene-

viève Kuhn, fille du prévôt d'Erstein, dont il a eu quatre enfans. Sa fille aînée, modèle de beauté et de vertu, périt sous ses yeux, après deux ans de mariage. Il ne put conserver sa femme. Les pertes que la Révolution lui a fait essuyer dans une fortune assez considérable, énormément réduite aujourd'hui, avoient ajouté à ses chagrins domestiques. Depuis long-tems, sa seule consolation étoit de prévoir que, s'il lui devenoit impossible de laisser à ses enfans, le bien auquel ils avoient pu prétendre, les heureuses dispositions de son fils le dédommageroient un jour des torts de la fortune.

Lorentz qui, en 1779, avoit reçu de la cour une pension honorable, parce qu'elle avoit été motivée sur ses bons services, fut extrêmement sensible au passe-droit que les erreurs de 1788 pensèrent lui faire éprouver. On avoit désigné, pour premier médecin de l'Hôpital de Strasbourg, M. Lorentz de Corse, qui en étoit certainement très-digne. — Mais ç'avoit été contre toute convenance, qu'on nomma, en même tems, à celle de troisième médecin du même hôpital, notre Lorentz de Schlestatt, son aîné de famille, de talens et de services.

Celui-ci n'hésita pas de demander sa retraite

Il falloit, pour l'y décider, que le sentiment de l'injustice l'eût pénétré jusqu'au vif.

M. Lorentz de Corse n'avoit ni pu, ni dû, ni voulu accepter la place. L'autorité sentit l'inconséquence, et ceux qui l'avoient indiscrètement compromise marquèrent un grand intérêt à revenir sur les promotions proposées. Dès le mois de mars 1789, on fit entendre à Lorentz de Schlestatt, que le précédent arrangement n'avoit été dû qu'à une équivoque facile à lever. Il ne témoigna aucune sorte d'empressement. On insista.— Il refusa.—On lui envoya le brevet.—Il refusa encore, même formellement. Les magistrats et les habitans de Schlestatt furent les honorables complices de cette résistance. Tous témoignèrent le plus vif desir de conserver Lorentz, et pour lui servir de prétexte, plutôt encore que pour le décider, on augmenta les revenus de son physicat.

Cependant le Ministre mieux instruit, fit intervenir l'autorité d'une manière flatteuse et lucrative pour ce Médecin dont le traitement fut presque doublé.

Ce fut à regret qn'il quitta Schlestatt pour Strasbourg. Cependant il avoit été précédé, dans cette ville importante, et alors très-riche, d'une répu-

tation méritée. La confiance générale lui fut bientôt acquise. Il avoit toutes les qualités propres à la justifier ; talens, expérience, prudence, politesse, affabilité, manières douces et complaisantes. Ces conditions avertirent l'envie. Mais Lorentz fut si constamment, si franchement généreux envers ceux chez lesquels sa bonhommie ne soupçonnoit pas même de pareils sentimens, que sa présence et ses procédés en neutralisoient toujours l'action.

Honneur, mille fois honneur à la mémoire de celui dont personne n'osa se déclarer l'ennemi pendant sa vie, et dont, après sa mort, chacun veut avoir été l'ami. Plusieurs ont répété :

« Multis ille bonis flebilis occidit ;
» Nulli flebilior quam mihi. . . .

Tous, à l'occasion de cette perte, eussent dû se rappeler les beaux vers qui précèdent, et dont jamais l'allusion ne fut mieux méritée :

« Ergo Lorezium perpetuus sopor
« Urget? Cui pudor, et justitiæ soror,
« Incorrupta fides, nudaque veritas
« Quando ullum invenient parem ? (1)

---

(1) Hor. Carm. l. 1. 24.

Au commencement de la guerre actuelle, Lorentz fut désigné, par acclamation, Médecin en chef de l'armée du Rhin. Le premier Conseil de santé avoit alors, comme on la lui a restituée aujourd'hui, la liberté de proposer pour chefs dans chaque partie du service, les hommes les plus recommandables par leurs talens, par leur expérience, par leur caractère.

Depuis le mois d'avril 1792, jusqu'au 2 pluviose dernier, jour auquel Lorentz a été enlevé à nos espérances, il n'a suspendu les fonctions de médecin en chef de l'armée du Rhin, que pendant environ six mois qu'il passa à Paris en l'an 3, appelé au Conseil de santé, par décret de la Convention du 12 pluviose de la même année.

C'est à cette période de sa vie que nos relations de confiance et de fonctions ont été plus intimes et plus directes. Elles nous ont constamment montré en lui un grand amour de l'ordre et de la justice et une sévérité de principes, dont l'application ne se faisoit cependant jamais aux dépens de l'indulgence qu'exige l'imperfection des hommes (1). Dans nos discussions sur les

(1) Il pensoit, comme le bon Montaigne, « qu'il ne

matières d'art, son avis toujours donné avec réserve ; mais habituellement motivé sur les principes de la science et appuyé d'observations pratiques intéressantes, avoit acquis, parmi nous, une prépondérance dont sa modestie parut quelque fois s'alarmer.

Quoique son assiduité à nos séances et la part essentielle qu'il prenoit à nos travaux annonçassent un homme vraiment à la place que lui avoient méritée l'ancienneté et la distinction de ses services, nous ne tardâmes pas à nous appercevoir que ce poste ne lui convenoit plus, parce que des intérêts autrement sensibles que ceux qui dépendent des caprices de la fortune, redemandoient sa présence à Strasbourg. Il nous fut impossible de résister à ses instances réitérées pour faire accepter sa démission. Ce fut à la fin de messidor an 3, qu'il emporta les regrets du Conseil de santé et qu'il combla les vœux de ses anciens

---

« faut pas appeler devoir une aigreur et une intestine as-
« preté qui naist de l'intérest et passion privée : ni cou-
« rage, une conduite traistresse et malicieuse. Ils nom-
« ment zèle leur propension vers la malignité et violence :
« ce n'est pas la cause qui les eschauffe, c'est leur inté-
« rest : ils attisent la guerre, non parce qu'elle est juste,
« mais parce qu'elle est guerre. » Essais, l. 2, ch. 1.

collaborateurs de l'armée du Rhin, où il retourna prendre les fonctions de médecin en chef.

Décidé à se renfermer uniquement dans cette sphère, il donna presqu'immédiatement après, sa démission de la place de Directeur de l'Ecole de médecine de Strasbourg, à laquelle il avoit été nommé en nivose de la même année, par le Comité d'Instruction publique de la Convention. Dans un Discours d'inauguration, digne de la solemnité où il l'avoit prononcé, Lorentz avoit tracé le tableau des qualités morales nécessaires au médecin. L'orateur avoit recueilli de grands applaudissemens, et l'impression avoit été votée par acclamation. Cependant la vertu du Directeur incapable de composer avec des dégoûts insurmontables, aima mieux remettre, à d'autres mains, la direction de l'école, que d'en compromettre la dignité.

Peindrai-je ici Lorentz, tel que je l'ai vu et tel que l'ont observé avec moi, à l'armée du Rhin, mes honorables collègues, Sabatier et Parmentier? Recommandable sous tous les rapports du talent, du zèle et de la connoissance des hommes, comme de l'ensemble et des détails du service; n'annonçant sa supériorité que par son empressement à donner, le premier, l'exem-

ple des mœurs, de la vigilance, de l'humanité et du désintéressement; estimé des généraux et des administrateurs; béni par l'officier et par le soldat; aimé et respecté par ses collègues et par ses collaborateurs, comme l'est un patriarche au milieu de la famille dont il fait la gloire, la consolation et l'appui!

Mais quelle pensée importune vient m'avertir de suspendre le cours de ce long panégyrique? L'austère vérité, peu satisfaite des élans que le cœur inspire, réclame impérieusement un examen et des preuves. Elle n'ignore pas que l'analogie des états et des sentimens influe sur les jugemens que nous portons. Elle sait que l'amitié exagère tout; elle la compare à ces instrumens d'optique destinés à multiplier les objets, ou à les agrandir d'une manière illusoire. Invoquons d'autres témoignages. — Renouvelons la coutume de ces peuples de l'antiquité qui s'assembloient après la mort de leurs rois, pour décider si la nation pleureroit sur leur tombe, ou si elle maudiroit leur mémoire.

Officiers de santé de toutes les professions et de toutes les classes, Lorentz n'est plus! — Aucun de vous n'a rien à espérer de sa faveur, rien à craindre de sa vengeance. Que chacun de vous prononce son opinion! Parlez tous le langage de

la liberté et de la vérité ! Qu'avez-vous à reprocher à Lorentz ?

Aux époques les plus saillantes de la révolution, il ne marqua pas cet enthousiasme, cet empressement sans lequel l'ancien ordre n'eut pas totalement disparu. Aussi lui refusa-t-on, à Strasbourg, un *certificat de civisme*, parce qu'il fut prouvé qu'il avoit donné les secours de son art à des personnes *suspectes* Heureusement pour lui qu'il se réfugia aux armées. Sans cela les démarches de ses amis eussent été inutiles ; et le certificat précieux sans lequel il eût perdu au moins sa liberté, mais probablement la vie, il ne l'eût jamais obtenu.

Qu'avez-vous à reprocher à Lorentz ?

Sa foiblesse. Il ne savoit mal vivre avec personne. Il ne voyoit par-tout que des honnêtes gens ; tandis qu'un homme de sa connoissance l'assuroit sans cesse que, pour lui, il ne voyoit jamais que des fripons. J'ai pu me tromper, ajoutoit celui-ci, mais certainement M. Lorentz s'est trompé aussi. — En vain dira-t-on qu'il étoit trop bon, que sa sensibilité étoit trop facile à émouvoir. — Se persuadera-t-on, continuoit-il, que ce fut sérieusement qu'on ait osé s'écrier à ce sujet :

combien peu de gens sont dignes de recevoir un pareil reproche !

Lorentz fut-il un bon parent ?

On ne peut nier qu'étant l'aîné de six enfans, dont la plupart étoient encore très-jeunes, lorsqu'ils furent privés des auteurs de leurs jours, Lorentz ne leur ait servi de père. C'est par son crédit que son frère fut employé en Corse. Sa sœur atteste que jamais elle n'eut d'ami plus fidèle, ni plus généreux. Mais cet homme ne donna-t-il pas à sa sévérité une application trop stoïque, lorsqu'il eut la cruauté d'écrire à son neveu, médecin dans la même armée, et long-tems prisonnier de guerre comme ôtage : « J'ai besoin « d'un adjoint. — Mon choix seroit tombé sur « vous ; mais vous êtes mon neveu, et j'ai dû « en choisir un autre. »

Se lève-t-il encore quelqu'un pour continuer l'accusation? Nul ne le fait. Entendons d'autres témoins. — Ceux-ci se présentent en foule, ils écrivent leurs dépositions. Depuis la mort de Lorentz, mille lettres reçues des armées et des divers points de l'empire, fournissent le dessin, ou répètent la copie des traits qui le caractérisent.

« Son éloge, dit l'un, peut se composer de
« toutes les qualités qui recommandent le plus
« un galant homme, de toutes les vertus qui ca-
« ractérisent un excellent citoyen; enfin de tous
« les talens et de toutes les connoissances, qui
« font de notre art un ministère d'humanité et
« de bienfaisance. Ses ouvrages suffisent pour lui
« mériter un rang distingué parmi les médecins
« militaires; et ses qualités personnelles feront
« toujours chérir sa mémoire par tous ceux qui
« l'ont connu.

« C'est, dit un autre, ce doux, ce liant, cet
« affable dans la vie sociale, cette humanité,
« cette philosophie, cet oubli de lui-même dans
« l'exercice de sa profession, qui lui ont concilié
« tous les cœurs.

Un troisième : « Les fleurs que le Général en
« chef a jetées sur la tombe de notre collègue
« doivent nous flatter, mais peuvent-elles ajouter
« à nos regrets bien sentis? Je fus toujours l'ob-
« jet de ses complaisances et de ses attentions :
« il fut constamment celui de tous mes vœux,
« de tous mes sentimens.

« Il étoit incapable (c'est son fils qui parle)
« il étoit incapable de se composer avec personne.

« Ses sentimens se peignoient sur sa figure; et
« il n'auroit pas eu cette cordialité franche et ou-
« verte, cette propension invincible à épancher
« tout ce qu'il éprouvoit, qu'on l'eût pour ainsi
« dire deviné.

« Il porta, écrit un autre, l'amour de l'ordre
« jusque dans les détails. Il avoit pour princi-
« pe de ne rien remettre au lendemain. Il étoit
« d'une exactitude scrupuleuse dans sa corres-
« pondance, et personne ne tint plus religieuse-
« ment ses promesses.

« Je n'ai pas connu d'homme plus laborieux,
« atteste un de ses familiers, le tems que la pra-
« tique ne lui absorboit pas, il le consacroit à
« l'étude. Il s'en réservoit très-peu pour ses dis-
« sipations. Il étoit rare qu'il lût un ouvrage sans
« en faire l'extrait. Il avoit recueilli avec ordre,
« de différens auteurs, une foule de phrases
« saillantes, principalement relatives à la méde-
« cine, et qu'il plaçoit à propos dans la conver-
« sation. Ceux qui jouissoient de sa correspon-
« dance savent combien ses lettres étoient riches
« en citations choisies, jamais superflues, jamais
« déplacées.

« Je l'ai vu constamment, ajoute un observa-

« teur, s'attacher avec un tendre intérêt à ses « malades. Lorsque l'un d'eux étoit en danger, « il s'en chagrinoit quelquefois au point de se « rendre malade lui-même.

« Je sais, écrit l'un des hommes sages et modestes que Lorentz avoit associé à ses fonctions, « je sais que mon digne chef s'étant constamment exposé, en l'an II, à la contagion qui « régnoit alors, ne contribua pas peu, en voyant « les malades lui-même, à arrêter les ravages de « ce fléau par ses lumières et par la confiance « qu'il inspiroit. Quand il ne put voir par ses « yeux, il dirigea les médecins, en leur faisant « passer des conseils éclairés. Sa correspondance « étoit alors plus active, toujours paternelle, tou- « jours marquée au coin d'une saine érudition et « d'une sage expérience.

« Combien de fois ne l'ai-je pas vu ne faire « d'autre distinction entre le général et le simple « soldat, entre le pauvre et le riche, que celle « qui naissoit de la gravité de la maladie? Combien de fois n'ajoutoit-il pas aux secours de « l'art, des secours pécuniaires? . . .

« J'avois fréquemment l'avantage, écrit un de « ses adjoints, de partager ses promenades, sin-

« gulièrement instructives pour un amateur d'his-
« toire naturelle. Son humanité les rendoit en-
« core plus intéressantes, lorsqu'il lui devenoit
« impossible de placer toujours en secret ses
« abondantes aumônes. »

« Lorentz fut un homme essentiellement bon,
« parce qu'il fut l'ami de l'exacte vérité ; et pour
« me servir, ajoute un autre, d'une de ces phra-
« ses qu'il empruntoit si heureusement de Cicé-
« ron, il fut *amicus simplicis veritatis et vir*
bonus » (1).

Tous les médecins de l'armée du Rhin s'accordent à répéter qu'il n'affecta jamais, dans sa correspondance officielle avec eux, le ton impérieux d'un chef qui écrit à des subordonnés. C'étoit un père qui écrivoit à ses enfans ; un ami à ses amis. Lorsqu'il avoit des ordres à leur donner, il employoit la formule de l'invitation. Lorsqu'il leur communiquoit ses idées relativement à des objets de pratique, on eût dit qu'il consultoit avec eux, plutôt qu'il ne leur offroit des préceptes à suivre.

(1) Cic. de off. 63.

Dans la distribution des postes, parmi ses collaborateurs, il prit toujours en grande considération les circonstances de l'age, celles des services et de l'aptitude relative. Jamais il ne sacrifia le devoir aux convenances, mais il eut constamment égard à toutes celles auxquelles le service n'étoit pas intéressé. Telle fut sa manière d'agir à l'armée, telles furent les maximes qu'il professa toujours au Conseil de santé.

Vous êtes, vous, nos chers et anciens collègues, les témoins irrécusables de la parfaite ressemblance de ces traits avec leur modèle : *car ce sont nos actions et non pas nos discours qui sont le miroir de notre vie* (1).

Et vous, Inspecteurs en chef et Ordonnateurs, et Militaires distingués de tous les grades et de toutes les armes, qui voulez bien prendre part à notre deuil, vous rendez ici, par la présence dont vous nous honorez, le même témoignage à des qualités d'esprit et de cœur que vous sûtes si bien apprécier et si bien récompenser par votre estime et par votre affection.

Lorentz livré, depuis dix ans, aux détails de l'administration et aux fatigues de la vie active

(1) Mont. liv. 1. chap. 25.

des armées, desiroit depuis long-tems de réunir les observations nombreuses qu'il avoit reçues pendant le cours de la guerre. Il vouloit les soumettre à une nouvelle revision pour leur donner l'ensemble sans lequel elles ne pourroient offrir le même intérêt. Il avoit singuliérement à cœur d'accomplir ce vœu du Conseil de santé. Il destinoit à ce travail demandé, quelques décades de relâche qu'on lui avoit accordées à Strasbourg. A peine nous en avoit-il prévenu qu'un courier lui annonce que la santé de Moreau donne de vives inquiétudes; que le Général en chef a témoigné le desir de le consulter, et que ses amis considèrent ce desir comme un besoin. — C'en fut un pour Lorentz de voler au secours d'une tête aussi précieuse. « Il n'hésite pas un instant (c'est le mot de la confidence qu'il m'en fit à la hâte), « il n'hésite pas de s'arracher à ses affections les « plus chères, pour remplir le devoir de sa place « et le sentiment de son cœur. Je pars dans « une heure. — Plaignez-moi, je ne sais si je pour- « rai encore soutenir cette fatigue. »

Homme de vertu et de courage! ce dévouement te coûtera la vie. — Il nous plongera dans la douleur. — Il causera de sensibles regrets au héros qui fut l'objet de ton empressement; mais tu auras été la victime d'un devoir indispensa-

ble. L'armée et la France entière sont solidaires de la reconnoissance qui t'est due.

J'ai dit que le Conseil de santé avoit demandé, avec instance, à Lorentz les observations dont il étoit le dépositaire.

L'une de ses dernières lettres, celle dans laquelle il annonce qu'il y va consacrer le congé qu'il obtenoit, énonce les motifs qui l'ont empêché de satisfaire jusqu'alors, et comme il l'eût desiré, à ce devoir. Sa lettre, évidemment improvisée, renferme d'une manière si éminente, si précise, si pleine, les conditions auxquelles Lorentz doutoit de pouvoir atteindre, que l'on ne sait si elle ne marque pas encore plus le don d'exprimer beaucoup en peu de mots, que la rare modestie de son auteur.

Lorsque son fils nous aura mis en possession des matériaux dont cette lettre contient le résultat et le jugement, l'idée que je cherche à en donner, se trouvera peut-être au-dessous de celle qu'il en faut prendre.

A peine le retour précipité de Lorentz eut-il calmé les inquiétudes sur la santé du Général,

que

que l'accident d'une hernie étranglée vint en donner de plus graves sur le sort du médecin en chef. Les circonstances ne permirent pas de tenter l'opération qui peut-être nous l'eût sauvé !

Lorentz expira le 2 pluviose, après quarante heures de douleurs atroces, au milieu des soins empressés et affectueux que les lumières et l'attachement de ses collègues ne purent rendre plus efficaces.

« L'homme ne peut être complettement jugé, » comme le dit Montaigne, « qu'on ne lui ait vu « jouer le dernier acte et sans doute le plus dif- « ficile. En tout le reste, il peut y avoir du « masque. A ce dernier rôle de la mort et de « nous, il n'y a plus que feindre, il faut mon- « trer ce qu'il y a de bon et de net. Voilà pour- « quoi se doivent, à ce dernier trait, toucher « et esprouver toutes les autres actions de notre « vie. C'est le maistre jour, c'est le jour, juge « de tous les autres (1). »

La mort de Lorentz, accompagnée de circons-

(1) Essais l. 1. ch. 18.

tances plus terribles que celle de Socrate, fut marquée par la même tranquillité d'ame. Dans les courtes rémissions de ses douleurs atroces, plusieurs fois il recueillit ses forces, pour donner à son fils, à ce fils digne de lui, les dernières marques d'intérêt et d'affection. De toutes les recommandations qu'il a pu lui faire, celle qu'il a certainement omise, eût été le sommaire des autres : *Vivez, mon fils, comme j'ai vécu, en philosophe chrétien.*

La philosophie de Lorentz ne fut pas celle des sophistes qui disputent. Elle fut celle d'un ami des hommes.

Son christianisme n'eut rien de commun avec celui des intolérans. Il fut chrétien comme Las-Casas, comme Vincent de Paule, comme Fénélon.

Nous ne répéterons pas ici l'Ordre du quartier-général de l'armée du Rhin, du 3 pluviose, dont on vient de donner lecture. Il doit rester annexé à tous les procès-verbaux de cette commémoraison, comme un monument honorable au corps des Officiers de santé des armées.

Il en est de même de la lettre intéressante du

chirurgien en chef de l'armée du Rhin, par laquelle il rend compte du cérémonial observé dans les obsèques de Lorentz. Que ne pouvons-nous y joindre l'oraison funèbre prononcée dans cette occasion! Si, comme nous aimons à le présumer, elle est digne de celui qui en fut l'objet et des talens de son auteur, la nôtre eût été inutile.

Une seule circonstance digne de remarque, c'est que le corps de Lorentz a été inhumé à Saltzbourg, dans le même temple où sont déposées, depuis 260 ans, les cendres du fameux Paracelse.

Quelle saillante disparité dans les principes, dans les mœurs, dans le caractère de ces deux Médecins! Quel dialogue intéressant ne fourniroit pas aux Luciens modernes, le rapprochement de l'archiatre du Rhin et de l'alchimiste de Zurich! Tous deux savans, l'un pour avoir suivi, avec respect, les préceptes et les traces de la médecine antique; l'autre pour s'être frayé une nouvelle route, loin de celle dont il s'étoit affranchi avec autant d'éclat que de dédain.

Celui-ci, génie ardent, enthousiaste, vain, fougueux même, se prétendant envoyé du ciel pour

réformer la médecine; annonçant l'impossibilité de guérir un malade, si celui qui le traite n'est initié dans la magie, dans les secrets de l'astrologie judiciaire et de la chiromancie; illuminé, qui se vantoit de recevoir des enfers des lettres de Galien; et d'avoir, dans le vestibule de ces lieux ténébreux, disputé avec Avicenne, sur son or potable.

Cependant Paracelse enrichit l'art de quelques remèdes importans qui ont conservé son nom. Par la hardiesse avec laquelle il maîtrise l'opium et le mercure, il obtient des guérisons que l'ignorance de ces tems fit considérer comme des miracles. Aussi Paracelse n'hésite-t-il pas d'annoncer effrontément à Erasme qu'il ne connoissoit pas, ainsi qu'à d'autres hommes célèbres ou puissans de son siècle, qu'à l'aide du *parapyrum*, du *paragranum*, de la *quintessence de vie*, et de la *manne de vitriol et d'aimant*, il guérit les maladies incurables (1).

Les romans de la chymie d'alors, pour parler ainsi, d'après le maître de nos jours, n'appartiennent pas plus à la vraie science, que les fic-

(1) Hist. de la Méd. de Le Clerc.

tions de la mythologie n'appartiennent à l'histoire (1). Entre les mains de Paracelse, la *pierre philosophale* promet l'or; la *teinture philosophique*, l'immortalité. ...... L'auteur de ces promesses meurt à 48 ans, instituant fastueusement, pour ses légataires universels, les pauvres de Saltzbourg. Ceux-ci recueillirent de son héritage seize florins, probablement employés aux frais de l'inscription qui consacre encore aujourd'hui ses intentions généreuses et la réputation qu'il s'étoit acquise par la découverte de l'or.

Paracelsi
Qui tantam orbis famam
Ex auro chymico adeptus est.

Plaçons en opposition de ce caractère, celui que présente la sagesse, la modeste circonspection de Lorentz, la teneur d'une longue vie, toute entière à l'humanité et à la bienfaisance.

Destinés tous deux à emprunter, pour sépulcre, une terre étrangère : .... l'un, habituellement sans patrie, est atteint par la parque au milieu de sa course incertaine et vagabonde;

(1) Syst. des conn. chym. T. 1. Disc. prélim.

l'autre à la veille de jouir, dans ses foyers, du repos que le Génie de la France donne au monde, est ramené au même terme où il doit trouver celui de sa vie, parce qu'il étoit celui de ses devoirs.

Cependant le nom de Paracelse est immortel..... Et tous nos efforts placeront à peine celui de Lorentz au-delà des bornes de la médecine militaire. Faisons ici l'application de cette belle réflexion de Montaigne, qu'on cite toujours avec un nouvel intérêt :

« La vertu est chose bien vaine et bien fri-
« vole, si elle tire sa recommandation de la
« gloire. C'est le sort qui nous applique la gloire
« selon sa témérité. Je l'ai vue fort souvent mar-
« cher avant le mérite, et souvent outrepasser le
« mérite, d'une longue mesure (1). »

Ah! quel que soit, de nos jours, le triomphe bien mérité de la chymie, si l'ombre de Paracelse et celle de Lorentz se trouvent en rapport, et que les ombres conservent encore le caractère de ceux qu'elles représentent, la conversion de

(1) Ess. de Mont. l. 2, ch. 7.

Paracelse sera l'effet inévitable de leur rapprochement. L'auteur du fameux *lilium* se réconciliera avec la *doctrine des crises*; il conviendra que pour la guérison des maladies, il n'est pas de *quintessence* qui puisse soutenir la comparaison avec les *efforts salutaires de la nature*..... Et par la douce persuasion, Lorentz amènera l'inflexible Paracelse à fléchir le genou devant Hippocrate.

Dans ce jour de deuil pour tous les Officiers de santé des armées françoises, dans le moment où chaque section de cette grande et intéressante famille, encore répandue sur les divers théâtres de nos victoires, se réunit à nous, d'esprit et de cœur, pour partager nos regrets sur la perte d'un homme qui marqua d'une manière éminente dans la médecine militaire, est-il une seule de nos armées où le sentiment douloureux de cette plaie, encore récente, n'en r'ouvre d'autres que le tems n'a pu cicatriser? Est-il, dans les divisions de l'intérieur, et sur-tout dans celles qui avoisinent les frontières, un seul Hôpital où cette réunion funèbre ne doive rappeler des souvenirs, pénibles pour ceux qui survivent, honorables pour la mémoire de nos collaborateurs dont le zèle et le courage ont abrégé la vie?

Des plaines de Memphis, aux rivages de l'Hibernie; du pied des Pyrennées, au sommet des Alpes; des froids marais du Zuyderzée, aux antres enflammés du Vésuve, quelle masse de lauriers ombrageant le front de nos héros, ne couvre pas aussi quelque cyprès, planté par l'amitié, sur la tombe d'un Officier de santé estimable!

Depuis le commencement de cette guerre, nous comptons plus de 2000 victimes, c'est-à-dire que chaque campagne nous a fait perdre, à peu-près, le cinquième des Officiers de santé.

Ah! si celui que nous pleurons aujourd'hui, est presque le seul à la cendre duquel on ait décerné les honneurs que l'usage a rendus exclusifs pour les militaires, (quoiqu'à la guerre, nous partagions leurs dangers, sans réciprocité) (1), les mânes de ceux qui n'avoient pas moins de titres à cette distinction, pourroient-ils s'affliger d'en avoir été privés? Si pendant leur vie, ils eussent été connus comme Lorentz le fut de

(1) Au moment où ces mots ont été prononcés, tous les yeux se sont portés sur le Secrétaire du Conseil de santé, avec un intérêt qu'aucune expression ne peut rendre.

Moreau, les Généraux qui partagent ses sentimens, eussent donné le même ordre. Mais les modèles fournis par lui, ne peuvent rester stériles. Son procédé généreux deviendra, parmi nous, le germe d'une nouvelle émulation. Puisse-t-il perpétuer chez nos collaborateurs le sentiment et la dignité de leur état !

Laisserions-nous périr la mémoire d'aucun des Officiers de santé qui ont scellé de leur sang, l'attachement qu'ils devoient à la patrie? Nous prenons l'engagement solemnel de placer leurs noms dans les fastes de notre Histoire. Un nécrologe détaillé rappelera à leurs successeurs, les traits de courage et de dévouement qui les ont distingués. — Il signalera leurs travaux et leurs découvertes.

Respectables Patriarches de la médecine militaire, Dubois de Landau, Eustache de Condé, Macmahon de l'École Militaire, de Larsé d'Arras, qui sûtes conserver dans l'âge de la décrépitude, la vigueur de l'esprit, la virilité du caractère et l'activité du service; praticiens distingués, Rambaud de Sedan et Morel de Colmar; Pierre de Mézières, victime de la 3e. épidémie dont il arrêtoit le cours; Dervillé le Chymiste d'Amiens; Rougnon qui créa et illustra, à Be-

sançon, l'enseignement médical; Desmilleville, le bon, le généreux Desmilleville, dont la maison, la table, la bibliothèque et la bourse furent, à Lille, pendant trente ans, à l'usage des étudians peu fortunés. — Le souvenir de ta digne épouse est inséparable de celui de tes bienfaits !... Courcol, votre fils adoptif, vous eût continués l'un et l'autre ! Merlin vous chérit et vous admira ! Il vous eût imités, si sa fortune l'eût permis. Honneur et reconnoissance à la mémoire de celui-ci, pour ses belles expériences sur l'opium appliqué au traitement des maladies vénériennes !

Et vous, à qui le ciel n'accorda pas d'aussi longs jours, mais qui sûtes employer les vôtres d'une manière si intéressante pour la médecine militaire, Valentin, à peine nommé adjoint au Médecin en chef de l'armée du Nord; Guillaume, mort à Condé, pendant le blocus de cette place; Le Jault de Calais, Gérard d'Haguenau, Duchanoy de Bourbonne, Rabusson de Vichy, tous trois singulièrement versés dans la pratique des eaux minérales; Couillerot, dont une bouche éloquente, inspirée par un cœur sensible, a déjà fait l'apothéose au camp de Soissons; Demanche, Seysiriat et Naudot de l'armée du Rhin, Jouneau et Rouquier de celle d'Italie; Dupéret et Calmé de Franciade; Ravier de Brest; Ram-

boz de Besançon, Maisonneuve d'Ajaccio, Meunier des Invalides, Mahon que la médecine militaire avoit cédé à la médecine légale et qui vient d'exciter les justes regrets de l'une et de l'autre...; l'estime et la reconnoissance acquitteront, envers vous, leur dette. Cette reconnoissance doit s'empresser d'inscrire au nombre des Médecins militaires, Faure de Langres, dont le bûcher fume encore, arrosé des pleurs de sa femme et de deux orphelins en bas âge ; Faure qui, par ses soins empressés, son courage et ses conseils intelligens, a borné, parmi les prisonniers de guerre, la contagion qui alloit désoler le département de la Haute-Marne.

Richard, l'Inspecteur-général des Hôpitaux militaires, dont la faveur méritée reflua sur son état; Richard à qui Lorentz avoit dédié son livre; Dehorne le collègue de celui-ci à l'armée du Rhin; Dehorne que la médecine militaire compte comme l'un de ses meilleurs cliniques, de ses plus forts écrivains et de ses critiques le plus judicieux; La Chapelle, des anciennes guerres d'Italie et d'Allemagne, premier Médecin à Minorque dont il nous a laissé une topographie, modèle de toutes celles qui ont été tracées depuis; employé ensuite en Corse, où il eut pour successeur Simon Vacher, aussi grand naturaliste, que pro-

fond médecin. — Thion de la Chaume dont le courage éclairé sauva notre escadre dans la baie d'Algesires. — Thion qui mérita une place à côté de Lind, quoiqu'il ait eu la délicatesse de ne s'annoncer que le traducteur et le commentateur de ses œuvres ; modeste et vertueux Ninin qui mit Celse en françois, et Poissonnier digne de sa fortune et de sa réputation. — O, vous tous, les Pringle, les Monro, les Van Swieten de la France, vos noms chers à la patrie, vos ouvrages et vos services importans orneront le frontispice de l'article destiné aux premiers Médecins d'armées.

Sept d'entre eux, dans cette seule guerre, ont précédé Lorentz au tombeau ! Bruguières, Médecin en chef de l'armée d'Italie ; Anglada, aux Pyrennées ; Faye, aux Alpes ; Poma, à la Moselle, Poma, qui au milieu de nos camps, traça d'une main assurée, des tables nosologiques dignes du Temple d'Esculape ! Dufresnoy, le Storck de Valenciennes ; l'excellent Raulin et le philosophe Revillon, mes compagnons d'études, mes dignes amis de tous les âges, s'ils fussent parvenus à la vieillesse qui m'atteint. Hélas ! ils ont été exceptés des désavantages dont elle offre la perspective !

Refuserions-nous de justes larmes à Wacquant de Metz, le plus sage, comme le plus doux des humains? Pourions-nous en refuser à Lesur et à Dépinoy de Lille, dont la noble franchise fut incapable d'entrer en composition avec le crime;... à Petitfils de Sedan, l'homme de ses devoirs et de ses sermens, impitoyablement immolés, tous, sous le coup de la hâche révolutionnaire, parce qu'ils avoient obéi à leur conscience, à la pitié, à l'humanité!

Cinq Chirurgiens en chef d'armées nous ont été enlevés.—Aliame et le digne Boizot, de celle des Pyrénnées; les jeunes Goy et Clavareau, l'un en chef à l'armée du Rhin, l'autre à celle de Sambre-et-Meuse. Enfin le courageux Hecquet qui servit à la première armée du Nord, après avoir rendu de si grands services, à Dunkerque, à l'époque des exhumations de S. Eloy. Ses procédés furent tels, qu'ils ont servi de modèle à ceux qui furent exécutés depuis au cimetière des Innocens.

Sur combien d'autres têtes précieuses à la chirurgie militaire, la mort n'a-t-elle pas appesanti sa faulx?

Dans leur nombre on distingue Labadie de

l'armée des Pyrennées-occidentales ; Milleret, de Thionville ; Darquier, de Bethune ; Desforges, de Toul ; Arrachart, d'Arras ; Merlin, Maire de Gravelines ; le savant médecin Denys, de S.-Venant ; Michel, de Givet, et celui de Maubeuge, dont la réputation et l'habileté étoient connues dans tout le Brabant ; le modeste Tribout, de Bouchain ; Gelez, père et fils, de Douai ; Chastanet le père, de sévère et respectable mémoire ; et son fils bien plus intéressant sous le triple rapport de la science, du talent et des qualités sociales... Vacher enfin, qui ne put être à Lille ce qu'il avoit été à Besançon ; mais le souvenir de ses services distingués et de ses infirmités, suites d'une blessure reçue pendant le siège de Lille, eussent dû commander plus de respect pour sa vieillesse. Gardons-nous d'oublier Lamanière, de l'armée du Nord, aussi bon Hippiatre qu'excellent Chirurgien ; ni Schmith de Landau, qui avoit fait la guerre d'Amérique avec le régiment de Deux-Ponts ; Schmith, le Chirurgien-major le plus zélé, le plus dévoué à son service ; ni Cabanne, de Grenoble, qui a payé de sa vie ses soins empressés dans la cruelle épidémie du midi ; ni deux chirurgiens de seconde classe, dignes de la première, si leur âge l'eût comporté... Lainé et Burnel, de l'armée du Rhin, Lainé, que l'excès d'application à l'étude a pré-

cipité dans le marasme; Burnel, victime récente de la fièvre d'hôpital en Bavière, Burnel dont les observations justifieront un jour les regrets que cause sa perte.

Epargnons ici la triste énumération des Chirurgiens que la peste a moissonnés en Egypte et celle de cette multitude d'Officiers de santé, de divers corps armés, qui n'écoutant que l'élan de leur patriotisme, accompagnèrent les premiers bataillons, sans avoir donné la mesure de leurs talens, et sans avoir bien évalué eux-mêmes celle de leurs forces physiques.

C'est ainsi qu'au commencement de la guerre avec l'Espagne, la contagion enleva, dans la seule armée des Pyrénées - occidentales 44 Médecins. Le nombre des Officiers de santé qui en furent les victimes pendant les quinze mois que dura l'épidémie, s'est élevé à plus de 300. On ne peut se dispenser de nommer le Médecin Roux, le 4e. des Officiers de santé de sa profession qui périt au seul Hôpital de Lescar, Roux l'un des héritiers des talens et de la manière philosophique du célèbre Bordeu, son oncle ; et le respectable la Borde, d'Auch, plus que septuagénaire, mort loin de sa famille, victime d'un dévouement qu'aucune reconnoissance ne peut acquitter;

et l'excellent Pharmacien Trefincheld ; Officier de santé d'une grande espérance.

La Pharmacie militaire compte aussi ses pertes. Si le nombre en a été moindre, la douleur n'en a pas été moins sensible. Muller et Lélut qui lui succéda, périrent de contagion à l'armée d'Italie dont ils furent les Pharmaciens en chef. Guéret de l'armée du Rhin, aussi instruit en chymie qu'excellent chef d'administration, est enlevé à la fleur de son âge. — Il laisse de longs regrets à une femme adorée. — Le botaniste Leclerqz, qui vient de terminer, à Mézières, le second siècle du service de ses ancêtres, dans la médecine militaire, n'a pu transmettre à sa famille, pour seul héritage, que l'exemple de ses vertus.

Notre respectable collègue Parmentier, a vu périr les quatre collaborateurs que la Convention nationale lui avoit donnés au Conseil de santé de l'an 3. Hégo et Castagnoux, le savant et trop infortuné Pelletier ; et Bayen, homme immortel dans les fastes de la Chymie (1) et dans les Mémoires de la Pharmacie militaire. Chacun de ces

(1) Syst. des conn. chym. tom. I.

derniers

derniers a eu des panégyristes dignes de son mérite et de sa célébrité.

Colombier a droit, dans notre histoire, à une place distinguée. Cependant les grands services qu'il a rendus n'engageront pas à dissimuler les erreurs dans lesquelles il est tombé.

Le Conseil de santé pourroit-il oublier, ou plutôt, le Conseil de santé ne se ressouviendra-t-il pas, avec orgueil, que Vicq-d'Azyr, Doublet et Lassône(1) en avoient fait partie avant la Révolution; et que Sabatier fut notre collaborateur comme premier Médecin de la marine, alors que notre surveillance s'étendoit aux deux services, Sabatier dont l'esprit, le cœur et le caractère libres continuèrent d'être à lui, dans les tems même les plus difficiles, Sabatier le Médecin, qui mérita ce titre et qui l'honora, mais dont le le plus grand éloge est d'avoir été, en tout, digne de son frère le Chirurgien?

La chirurgie militaire compte encore Dessault et Louis. Louis et Dessault! Ces noms ont une grande valeur.

---

(1) On aima son caractère. On ne lui rendit pas assez de justice du côté de l'esprit et des talens.

A ces pertes trop réelles, faut-il que la cruelle incertitude vienne ajouter ses alternatives de crainte et d'espoir? Le savant médecin Willemet, l'intéressant chirurgien Rollin, tous deux l'honneur de l'École de Nanci, seront-ils rendus à nos vœux et à l'art qu'ils enrichiroient de leurs découvertes?

Celui-ci fut constamment le compagnon des dangers et de la gloire de l'immortel la Peyrouse.

L'autre (1), plus séduit par l'amour inné de l'histoire naturelle, que par la perspective brillante qui lui fut offerte, suivit aux Indes les Ambassadeurs de ce Tippo-Saïb, qui depuis.........

O Ciel! préserve la Peyrouse du sort de l'illustre et malheureux Cook! Ne refuse pas à Willemet et à Rollin, ce que tu accordas à Prosper Alpin et à Bontius!

Enfin, le service de santé a eu ses *émigrés*. Aux yeux d'un Gouvernement sage, humain et politique, ce titre a cessé d'en être un de proscription absolue. Puisse l'examen, même sévère,

(1) Fils du célèbre Naturaliste de Nanci.

des circonstances qui ont forcé nos collègues de fuir la mort, les rendre à la Patrie, qui ne cessa jamais d'être l'objet de leurs vœux!

Et vous, Enfans des hommes de mérite, Enfans des hommes de bien dont il nous sera si doux de rappeler les services, les talens et les vertus, vous vous empresserez de seconder notre entreprise. Vous suppléerez, par des dates et des renseignemens précis, à ceux que la modestie de vos parens ne leur a pas permis de nous donner.

Suivez tous, ô mes amis, suivez imperturbablement la carrière de zèle et d'honneur dans laquelle ils ont guidé vos premiers pas! Sous un Gouvernement qui ne veut laisser sans récompense aucun genre de services rendus à la Patrie, nous ajouterons vos titres à ceux déjà acquis par vos pères. C'est à nous à vous en tenir lieu. Le serment d'Hippocrate nous en fait la loi (1). Nous en accomplirons le devoir!

Quelqu'un de vous le remplira un jour pour

(1) Sancte-promitto me loco parentum habiturum hunc qui me hanc artem docuit... progeniem ejus me germanorum loco reputaturum.

Hipp. Jusjur.

nos propres enfans...... Que dis-je? Malheureux père! moi que la plupart de ces souvenirs ramènent au plus déchirant de tous! Le Médecin d'armées, père de mon petit-fils, qui n'aura jamais joui de ses caresses!..... Il eût été....... Il étoit déjà........ Il n'est plus!............ O douleur!

Manibus date lilia plenis!
Purpureos spargam flores, animamque nepotis
His saltem accumulem donis et fungar acerbo
Munere! . . . .



De l'Imprimerie de HY, rue des Boucheries-St-Honoré.